

Chacune devrait être comme une paroisse de la « Cité nouvelle des Amis ».

**

D'aucuns l'ont tenté; comment en pouvait-il être autrement ? Mais pourquoi suis-je forcé de chercher si loin dans mes souvenirs pour citer des exemples de revues internationales ? Qu'aucune, après une carrière plus ou moins brève, n'ait pu résister à l'indifférence, la pauvreté, l'hostilité ambiante, cela n'a rien qui doive nous étonner. Mais que leur exemple n'ait pas été suivi, que pendant si longtemps la lutte sur ce terrain ait été abandonnée, est une pensée un peu humiliante, malgré tout.

Celles que nous pouvons nommer représentaient, par leurs tendances, leur collaboration, leurs bases respectives, des valeurs fort inégales. Il y eut, par exemple, « *Arte* », édité à Coïmbre en portugais et en français, ou la « *Revue franco-allemande* », fondée à Munich par des écrivains français. Il y eut « *Pan* » où se manifesta magistralement une époque de l'art, la littérature allemande, avec collaboration française. Il y eut surtout la « *Société Nouvelle* » certainement la plus belle, la plus féconde de toutes, celle aussi qui connut la plus longue existence. Les sommaires de ses douze ou quinze années, où Fernand Brouez sut réunir les plus beaux poètes, les penseurs les plus originaux, le plus pur des forces révolutionnaires dans le monde — où tant de fois, par exemple écrivirent Emile Verhaeren et Georges Eckhoud, alors presque inconnus, et où Bakounine, Kropotkine, Ed. Carpenter, Herzen occupaient la place d'honneur — restent la justification magnifique de son titre et un exemple, à n'oublier jamais, de tenue, de style, de propreté, de clairvoyance révolutionnaire.

Et en remuant ces souvenirs un peu lointains, mais fortifiants, je me sens peu enclin (parce que j'y fus trop intimement associé) à évoquer celui d'un effort juvénile, mais ferme et probe, et pas tout à fait inutile, malgré son caractère éphémère : une publication qui avait inscrit en épigraphe ces mots de Goethe : « *La littérature nationale n'a plus grand sens aujourd'hui ; le temps de la littérature universelle est venu et chacun doit à présent travailler à hâter ce temps.* »

Et à quoi bon citer « *Cosmopolis* » revue trilingue, drapée en son orthodoxie universitaire, trop étrangère à nos préoccupations ?

**

Dans la voie indiquée, frayée, parcourue d'un pas inégal par les plus fermes de ces devanciers, où en sommes-nous aujourd'hui ? Où sont les revues internationa-

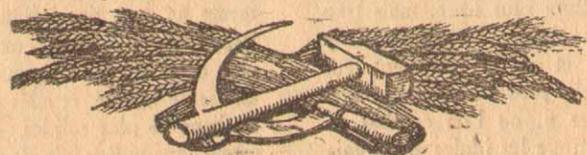
les et d'internationalisme militant que nous aimerions à voir sur notre table ?

Curieusement, les deux plus notables exemples à citer — les deux seuls ou à peu près, que je sache — nous viennent du pays d'Europe le plus sérieusement intoxiqué par cette « victoire » qui signifie pour nous la plus grande défaite humaine. Sans doute les germes précieux mêlés au sol riche de ce pays, où florissaient naguère l'indépendance de caractère et de pensée, n'y furent-ils pas tous tués par la guerre et l'esprit de guerre et d'après-guerre; puissant motif de joie et d'espoir. C'est en Belgique, en effet, que nous trouvons ces deux foyers de culture internationale : « *L'Art libre* » de Bruxelles et « *Lumière* » d'Anvers. De même que « *Action* », géographiquement plus près de nous, ce sont surtout des revues d'art et de littérature, mais qui ne craignent pas de pousser leur hardiesse sur d'autres terrains — menant le bon combat chacune à sa façon, l'une avec la plus persévérante méthode, l'autre avec toute sa jeunesse, toutes deux avec générosité et largeur... Par elles, la Belgique réserve sa belle place dans « notre » Europe.

Fort loin de ces deux revues par son programme, son atmosphère, son cadre, ses ambitions, venue d'un tout autre point de l'horizon, voici une étrangère, mais de celles qui nous deviennent proches et amies dès que nous avons reconnu leurs traits. C'est la revue américaine « *Broom* » (*Du balai*), qui s'imprime en Italie avec une collaboration internationale. On y publie, dans un cadre d'un goût parfait, poèmes, nouvelles, pages de haute critique et reproduction d'œuvres d'art : on y demande, par exemple, à un écrivain français, ce qu'il pense d'un beau livre de foi et d'élan révolutionnaire comme *Notre Amérique* de Waldo-Frank. On y accueille Allemands et Russes. On y entend le son des voix humaines. Ici le combat est mené exclusivement sur le terrain de l'art. C'est une part du combat. Ce n'est pas tout notre combat, assurément. Mais comme il serait puéril et vain d'en méconnaître l'importance....

C'est dans un autre esprit que milite la « *Rassegna Internazionale* », que nous citons aujourd'hui sans commentaires, parce que nous aurons l'occasion d'y revenir.

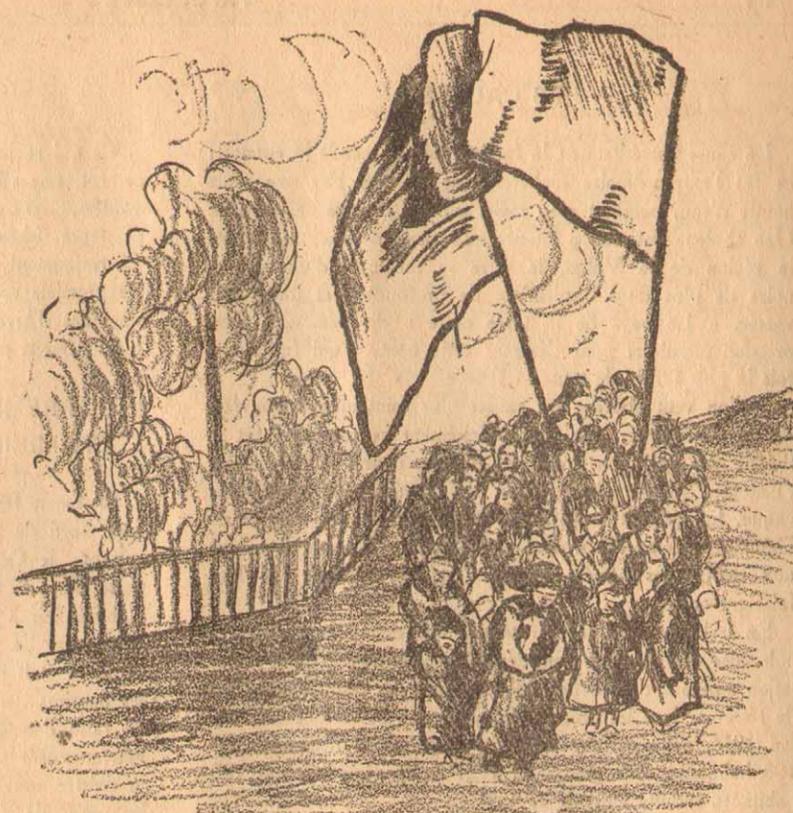
Ceci, en manière de préambule à des voyages à la découverte à travers le monde des revues étrangères, pour la belle surprise d'y trouver des nouvelles plus émouvantes que celles de la chronique régionale, des nouvelles pour nous, et parfois pour y suivre les petites et longues ruses de petits et grands bonshommes dont l'esprit, en quelque langue qu'ils s'expriment, rende un son identique.



« *Clarté* » a reçu ces jours derniers de Russie, une abondante documentation sur l'art russe moderne et en particulier sur l'éducation artistique donnée aux enfants russes dans les centres de proleculture. Nous avons pensé qu'au moment où des milliers et des milliers de ces enfants là meurent de la faim, rien de plus vivant, de plus émouvant ne saurait être mis sous les yeux de nos lecteurs que ces dessins d'une naïveté charmante et où se révèlent pourtant les dons artistiques les plus certains.

La guerre européenne a tué les artistes par milliers. Combien de génies inconnus la famine n'est-elle pas en train de détruire en Russie ?

Les trois dessins que nous donnons aujourd'hui en tête de nos rubriques, ont été exécutés tous trois par des enfants de moins de 10 ans — qui agonisent peut-être — ce jour même.



La Vie sociale

La Famine en Russie

par Magdeleine MARX

« *Clarté* » prend aujourd'hui l'initiative d'organiser aux côtés du « Comité d'assistance pour le peuple russe », de nombreuses souscriptions en faveur des affamés de Russie. L'argent et les dons en matière doivent être adressés au nom de Magdeleine Marx, 16, rue Jacques-Callot, Paris (VI^e)

Nous publions par ailleurs les résultats de nos premiers efforts.

Crions-le, crions-le partout, crions-le à pleine gorge, ah ! ne nous lassons pas, hâtons-nous, ne perdons pas une seconde car des millions de vies vont mourir ou vont vivre de la faiblesse ou de la force de ce cri-là : « IL Y A LA FAMINE EN RUSSIE ! »

Je sais bien que j'ai l'air d'annoncer une nouvelle qui est lancée depuis six mois, mais ce n'est pas exact, et en réalité, la nouvelle n'est pas lancée, on ne la sait encore ni dans son étendue ni dans son importance, et tout est là ; on croit à un malheur local, à un fait isolé, à une simple plaie de plus aux flancs du monde ! Et c'est l'énorme, c'est l'incommensurable, le grandissant fléau, c'est, jaillissant de l'autre, la catastrophe la plus terrible que l'histoire ait jamais notée ! On l'a dit, je sais bien, en 1914. Voici, après la guerre, la couronnant et la recommençant, un événement auprès duquel elle semble petite. Trois fois plus de victimes, un champ de bataille cent fois plus grand, et, par delà des conséquences

insondables, comme suprême enjeu : le premier geste d'affranchissement humain !

C'est ainsi. Ce sont les dernières nouvelles. C'est à Berlin, au Congrès International de Secours à la Russie Affamée, réuni le 4 décembre, par les soins du « *Auslandshilfe zur Organisierung der Arbeiterhilfe f. d. Hungernden in Russland* », qu'elles nous ont été fournies

Déléguée par *Clarté*, j'ai pris part au Congrès, j'ai rassemblé les témoignages, je les ai résumés, rapprochés, confrontés, et je vais essayer de dire comment, dans la grande salle de l'Hôtel de Ville de Berlin, sombre, sonore, peuplée de faces ferventes que dominait le beau visage de Clara Zetkin, comment, à coups de chiffres monstrueux, de précisions accumulées, d'anecdotes horribles, de photographies terrifiantes, le désastre sans nom nous a été montré. Ce que je ne dirai pas — est-ce que c'est possible ? — c'est l'impression qui vous entrainait dans la poitrine pendant qu'on écoutait. Epouvante, vertige, hébétude : tout ce qu'on ressentait, quoi, ce jour d'août 1914, pendant que le tocsin sonnait ! Mais pas le même sentiment d'impuissance, cela non, je le jure ! Et je pourrais jurer aussi que je ne fus pas la seule à n'avoir rapporté avec moi qu'un désir — mais forcené, mais étouffant ! — : répandre la nouvelle, faire qu'on comprenne et à tout prix ; coûte que coûte, faire qu'on intervienne ; organiser l'action ; sauver, enfin, sauver des êtres !...